

LA
SEPTIÈME
FILLE DU
DIABLE

Du même auteur :

— *Mary tempête*

— *La septième fille du diable*, Livre premier : *La Prophétie*

© Flammarion, 2011
87, quai Panhard et Levassor – 75647 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0812-4353-8

ALAIN SURGET

LA
SEPTIÈME
FILLE DU
DIABLE

Flammarion

*À la mémoire de Catherine Cauchès
et de ses deux filles brûlées sur le bûcher
de Tower Hill en 1556.*

Et cele qui ambes ordeiuz liez nestra
la septaine fille le Deable sera.

(Artéphiuz, vers 1130)

LIVRE DEUXIÈME

LES MAUDITS

CHAPITRE 1

VISAGE DE NEIGE

Guernesey, hiver 1338, dans la forêt de Kantereine.

Blanc. Tout est blanc sur l'île. La terre comme le ciel. Un blanc qui cotonne, qui ouate, qui enfonce la forêt dans le sol tant la mousse qui la recouvre la noie dans la même étendue laquée.

La femme qui peine dans la neige s'arrête et regarde derrière elle la longue piste imprimée par ses pas du Bourg à la forêt. Le ciel est bas, lourd comme un dais d'étain, prêt à crever. « Il va neiger, se rassure Audéarde. Ça va faire disparaître le chemin de mes empreintes. » Sa jambe gauche la fait souffrir, la fièvre bat dans sa tête, et la femme marque une pause avant de continuer. La forêt est là, devant elle, chargée des peurs véhiculées depuis des siècles. C'est un monde à part, un peu comme le monde de la nuit, peuplé d'étranges créatures plus effrayantes les unes que les autres. L'absence de feuillage rend le sous-bois moins oppressant, mais au-delà les arbres tissent un univers beaucoup plus inquiétant. C'est le domaine des nains

fous, des trolls à tête de pierre et des garous aux yeux de feu et aux crocs terrifiants. C'est le domaine des sorcières aussi, des brigands et de tous les coupe-jarrets qui ont dû fuir la ville... on peut même y trouver des Français. Audéarde serre fort le bâton qu'elle tient à la main, inspire un grand coup pour se donner du courage, puis elle pénètre dans la forêt. Le tapis de neige est moins épais à cause des arbres, et elle apprécie de lever moins haut ses jambes pour avancer, mais le sol est traître, parsemé d'embûches : des racines, des pierres, des mousses gelées qui cèdent et avalent le pied, des pièges à lapins... Le terrain est pentu par endroits, creusé de terriers, de couvoirs à lutins, de trous à merde laissés par les bûcherons et par les trolls. La femme ne les évite pas tous, jurant comme un sergent quand elle y plonge jusqu'au mollet. Elle s'en extrait avec une grimace de douleur, décrotte ses houx dans la neige puis repart, animée d'une volonté farouche.

— Tiens bon, ma jambe ! grommelle-t-elle. C'est pas le moment de me lâcher.

Audéarde craint de tomber, de ne plus pouvoir se relever et de crever là, raide et noircie par le gel, semblable à une grosse branche morte. Au fur et à mesure qu'elle avance entre les arbres, Audéarde rentre sa tête dans les épaules, comme si elle redoutait d'être vue, reconnue, dénoncée... Elle se tasse sur elle-même, se recroqueville, se ratatine, ne laissant apparaître hors de ses vêtements que ses mains et le bout de son nez. Elle aimerait pouvoir frôler la neige et n'y imprimer aucune trace, mais il y a sa jambe, sa pauvre jambe, sa maudite jambe qu'elle traîne tel un fardeau et qui creuse un sillon dans la poudreuse.

— Heuch ! Heuch ! Heuch ! halète la femme, expirant des bouffées grises dans le froid.

— Heuch ! Heuch ! Heuch ! répond la forêt en écho, habitée d'yeux rouges, de craquements, de soupirs qui ressemblent à des respirations d'arbres et de bêtes.

Un bruit tout proche plante la peur dans le ventre d'Audéarde. C'est net, tranché, différent du souffle continu de la forêt. Audéarde déglutit, n'osant regarder autour d'elle. Elle s'immobilise, l'oreille tendue, mais n'entend que le battement de sa peur qui sonne en dedans d'elle, dans le creux de ses os, entre ses côtes, dans le rouge de sa tête... Elle patiente un instant, cherchant à percevoir un nouveau bruit, à distinguer un mouvement d'ombre... Plus rien.

— Allons, se dit-elle, je ne vais pas rester là, à prendre racine.

Alors elle presse le pas, se mordant la langue pour ne pas hurler tant elle a mal à sa jambe.

— Foutue patte gauche qui me porte à peine et me ralentit ! peste-t-elle. Et cette fièvre qui me brûle la tête !

Audéarde se hâte, claudiquant, se déhanchant, s'essoufflant. Et elle tombe. De tout son long. Mangeant son cri avec la neige. À dix pas d'un gros chêne qui étouffe un rire dans son écorce. La bonne femme soulève la tête, entraperçoit un visage, oh, juste une vision, avant qu'il ne disparaisse dans l'arbre. Un visage tout blanc, comme frotté de neige. C'est un visage de fille... enfin croit-elle. À moins que ce ne soit celui d'un elfe ou d'un démon moqueur. Audéarde se relève, fait un signe de croix pour se protéger de cette diablerie et poursuit sa marche sans un regard en arrière.

Le visage a contourné le tronc et observe la femme qui clopine. Il attend qu'elle ait pris quelque avance puis il lance un cri, une sorte de jappement de loup qui arrache un tressaillement à Audéarde, après quoi

il se met à pouffer en la voyant courir comme un canard.

— C'est pas un loup, se raisonne Audéarde. Quelqu'un se gausse de moi !

Elle s'arrête, se retourne, brandit son bâton et crie :

— Montre-toi, pendarde, que je te tanne la couenne ! Si c'est pas grande misère de se moquer d'une pauvre femme qui a une jambe rongée par le mal !

Audéarde ne sait à qui elle s'adresse, si c'est à une ponette ou à une diablesse, mais les mots font du bien. Bien sonores, bien chauffés de colère, ils rassurent. Elle grougnougue encore quelque chose entre ses dents, histoire d'évacuer les bribes d'indignation collées à son palais, puis elle reprend sa pénible progression à travers la forêt.

Le visage saute d'un arbre à l'autre, la suivant, se cachant quand la femme jette un coup d'œil par-dessus son épaule afin de vérifier si personne n'est sur ses traces. À un moment, Audéarde se dissimule derrière un tronc pour surprendre une éventuelle coquine, obligeant l'autre à plonger dans des fourrés pour ne pas être repérée.

— C'est bon, se dit Audéarde, la garcette m'a lâchée. Je n'aimerais pas qu'on découvre où je vais. Si mon homme ou le curé l'apprenaient, je ne pèserais pas lourd entre leurs mains.

Elle se détache de son arbre et s'engage dans une sente étroite taillée dans les halliers. Le visage vient fureter devant les ronces puis, tirant une moue dépitée, il abandonne la piste d'Audéarde et va se perdre dans un lacs de troncs, des filets de lierre et des fouillis d'arbustes.

Audéarde débouche devant une cabane qui disparaît presque entièrement sous les basses branches d'un chêne. Elle approche, regarde une nouvelle fois autour d'elle, et

frappe à l'huis. Trois fois, comme on le lui a recommandé. Elle ouvre la porte. Et entre. L'intérieur est rouge sombre, une tenture de peau est tendue devant l'unique fenêtre afin que ne s'échappe nulle clarté, nulle goutte de vie qui aille attirer l'attention de l'extérieur. Des formes pendent aux poutres, mélange de plantes, de peaux, de choses innommables et de chauves-souris, le tout noyé dans des relents d'herbes euphorisantes, de fiente, de miel et de viande pourrie. Un véritable antre de sorcière !

— Je m'appelle Audéarde, dit la femme en s'adressant aux ombres agitées par le feu, et je viens du Bourg. C'est Walberte, une mienne voisine, qui m'a conseillé de venir ici.

— Elle est venue se faire soigner une vilaine toux, se rappelle Lésia.

— Moi, j'ai une vilaine plaie à la jambe qui ne guérit pas.

— Ton homme te bat, remarque la vieille Lilith qui touille une mixture dans son chaudron. Il n'y a pas que ta jambe qui est en mauvais état.

— Il me bat et me poigne tant que j'en ai la figure aussi enflée qu'une citrouille, reconnaît Audéarde.

— La peste de ton marsoillieur¹ ! crache Lésia en lui prenant le visage entre les mains pour l'examiner. S'il veut user ses forces, qu'il bosche donc les troncs avec les bûcherons !

— C'est un cagnard, répond Audéarde avec une moue méprisante. Un feignant, un mol du coude, un jean-foutre ! Il préfère secouer les dés dans les tavernes, et boire ensuite son gain.

1. Au sens de celui qui souille.

— Il gagne ? s'enquiert Lilith.

— Ses dés sont pipés.

— Il risque la corde, fait observer Lésia en lui offrant un tabouret. Dans un sens, ça te soulagerait...

— C'est folie que d'être sortie par ce temps de loup, gronde la Groac'h¹. Il n'y a point de mire au Bourg ?

— Par ces temps de guerre, avec les Français qui lancent des raids sur l'île, les campagnes ne sont pas sûres. Tous les mires et les herboristes sont allés se réfugier à Saint Peter Port. Il ne reste que...

Audéarde a un geste pour les désigner mais hésite à prononcer le mot « sorcières ».

— Des guérisseuses, achève Lésia.

— Oui, oui, s'empresse de confirmer la femme. Walberte m'a dit de vous apporter des œufs.

Elle les extirpe de sa surcote.

— Ils sont tout frais pondus de ce matin. C'est pour faire un emplâtre ?

— Non, c'est pour manger, sourit Lilith en les prenant. À présent, relève ta cotte et montre-nous ta jambe.

— Je me suis blessée en coupant du bois, indique Audéarde en retroussant sa robe jusqu'aux genoux.

— Ce n'est pas ton homme qui s'acquitte de cette corvée ? s'étonne la vieille sorcière.

Devant l'absence de réponse, elle ajoute :

— Quel nom porte le bougre ?

— Anicet ! grogne la femme, le nom sortant tel un borborygme.

Agenouillée devant Audéarde, Lésia examine la jambe.

1. La sorcière. Ici, le terme s'applique à Lilith. Lésia est aussi une sorcière, qui se fait appeler Elisa (l'anagramme de son nom).

— La plaie est enflée et noire, commente-t-elle. C'est un début de gangrène. Tu as dû souffrir pour parvenir jusqu'ici.

La pauvre fait oui de la tête et retient un cri quand la bachelette effleure la blessure.

— Vous n'allez pas me couper la jambe ? s'effraie-t-elle.

— Si tu étais venue quelques jours plus tard, tu repartais à cloche-pied, répond Lilith.

— On va quand même devoir trancher dans le vif, annonce Lésia.

Devant l'air affolé d'Audéarde..

— Je te prépare une infusion de pavot, dit Lilith en se dirigeant vers une étagère pliant sous le poids d'un grand nombre de pots et de fioles. Cela provoquera un someillon¹ et atténuera la douleur.

— Je ne sentirai rien ? demande la femme d'un ton plein d'espoir.

— Si, mais pas au point d'alerter les soudards du loup de Beilleuse par tes cris et de les attirer céans.

Pendant que la vieille femme s'affaire avec ses poudres, Lésia débarrasse la table des objets qui l'encombrent et verse dessus un récipient d'eau chaude pour la nettoyer. Ensuite, ayant bu sa décoction, Audéarde s'allonge sur la planche et se laisse gagner par une lourde somnolence, une torpeur accablante. Lésia place une chandelle près de sa jambe et tend à Lilith un couteau qu'elle vient de passer dans les flammes et qui présente un fil aussi tranchant qu'une pierre à raser.

1. Demi-sommeil.

— Tiens-lui la jambe, qu'elle ne bouge pas, conseille la Groac'h à la jeune fille.

Lésia pèse de tout son poids sur la cuisse pendant que Lilith creuse dans les chairs, soulevant une abominable odeur de pourri. La jambe tressaille. Bien qu'engourdie, Audéarde a une respiration haletante et ses doigts se crispent sur le bois. Elle émet des gémissements étouffés puis semble se vider de tout son air quand la lame cesse de gratter dans l'entaille. Les deux sorcières s'activent ensuite à préparer un cataplasme composé d'un mélange de laurier-sauce, d'ortie et de millepertuis, des plantes vulnéraires riches en tanin ayant la faculté d'arrêter le saignement, de désinfecter la plaie et de favoriser la cicatrisation. Puis elles l'appliquent sur la jambe d'Audéarde et l'y maintiennent sous un morceau d'écorce fixé par une bandelette de laine. Pendant que la femme sort lentement de sa léthargie, Lésia lui dénude les épaules et les bras et les enduit d'une pommade fabriquée à partir de la racine de l'herbe aux femmes battues, qu'elle passe également sur son visage.

— Te voilà luisante comme au sortir d'un bain de vapeur, dit Lilith à Audéarde une fois que celle-ci a ouvert les yeux. Elisa te remettra un pot de cet onguent que tu utiliseras durant plusieurs jours.

— Je te recommande aussi d'utiliser ton bâton pour tenir ton mari à distance lorsqu'il voudra te tamboisser, ajoute Lésia. Fais-lui comprendre que tu n'es pas une peau de tambour !

Audéarde se relève, descend de la table et va s'asseoir sur un tabouret. Elle porte une main à son front comme pour retenir sa tête de tomber sur sa poitrine.

— Tu vas rapidement retrouver tes esprits, annonce Lilith. Mais en même temps la douleur de ta jambe va se réveiller.

— De toute façon, tu n'auras pas plus mal qu'en arrivant, lui fait observer la jeune fille. Et dis-toi bien que ta plaie va guérir. Reviens dans une dizaine de jours, que je voie si la blessure cicatrise correctement.

Audéarde fronce les sourcils. Revenir implique qu'elle peut se faire surprendre. Elle pense au visage qui flottait entre les arbres. Si quelqu'un l'a suivie, si c'était bien une fille et que celle-ci l'a vue entrer dans un buron de sorcières... Audéarde ne veut pas envisager la suite, mais un long frissonnement lui glace l'échine.

— Quelque chose te chagrine ? remarque Lilith. Tu crains que ton Anicet n'aille s'imaginer que tu as eu recours à quelque sortilège parce que ta patte ne se détachera pas de toi à force de pourriture ?

Le ton est enjoué mais les mots sont durs et ils tirent une grimace à la bonne femme.

— Je lui raconterai que je suis allée voir une paysanne, au Variouf, qui sait soigner les bêtes. Il n'ira pas vérifier. Mais l'Anicet n'a pas besoin de prétexte pour me taper sus. Ça lui prend comme à d'autres l'envie de siffler. C'est un hutin¹ qui cherche noise à tout le monde dès qu'il a bu. Et ses maux de ventre n'arrangent rien. Quand il souffre, il rend toute la maisonnée responsable de ses tortillons et de ses pets à asphyxier un porc. Il soutient que ce sont les pleurs de ses gosses et mes soupes qui le rendent malade. Je crains que le jour où il ne m'aura plus sous ses poings, il ne bosselle le crâne de ses propres enfants. S'il décide de me suivre lorsque je reviendrai, et s'il tombe au milieu de ces... démoneries,

1. Homme à disputes.

précise Audéarde en désignant l'espace autour d'elle, il ira quérir les soldats. Ils mettront le feu partout et vous jetteront dans la fournaise, comme ce fut le cas pour l'artifex Karmale¹, il y a quelques mois.

Les deux sorcières ne disent rien. Elles échangent un regard, puis Lilith se dirige vers une étagère, choisit parmi ses plantes et revient avec des coussines bourrées d'herbes.

— Voilà des feuilles de camomille et d'anis vert, dit la Groac'h en donnant des sachets à Audéarde. Elles sont digestives et atténueront le mal de ventre d'Anicet. Et ça, c'est pour toi, poursuit-elle en tendant deux autres coussines à la femme : la première contient de l'écorce hachée de saule mélangée à de l'épervière piloselle pour calmer la fièvre que tu traînes avec toi, la deuxième des graines de pavot pour calmer la douleur de ta jambe.

— Prends ce pot d'onguent pour changer ton cataplasme, poursuit Lésia. Et celui-ci pour désenfler ton visage.

— Je... je n'ai pas assez pour vous payer, bafouille Audéarde. Les quelques œufs que j'ai apportés...

— Bah, la prochaine fois tu nous donneras la poule, suggère la bachelette en décochant un clin d'œil complice à Lilith.

Audéarde esquisse un sourire qui lui fait mal tant ses lèvres sont tuméfiées par les coups reçus.

— Vous êtes bonnes, souffle-t-elle. Pourquoi vous cacher dans la forêt ? Nous aurions tant besoin de vous au Bourg et dans les villages à l'entour.

1. Voir le livre premier : *La Prophétie*.

— Tu l’as souligné toi-même, répond Lilith. Nos herbes et nos pratiques nous feraient paraître suspectes aux yeux de qui n’aurait pas besoin de nous.

— D’autant que nous dansons à la pleine lune avec les garous, renchérit la jeune fille. Et que nous jouons aux osselets avec les rochers des trolls.

Audéarde les regarde en ouvrant des yeux ronds, ne sachant si Lésia plaisante ou non.

— Je dois rentrer avant que le soir tombe, grommelle-t-elle en rangeant ses coussines et ses pots dans les poches intérieures de sa cotte. Avec cette jambe, je ne peux aller vite.

Elle redoute aussi les ombres de la forêt qui s’allongent avec la fin du jour et qui font sortir les nuitons¹ sur la lande. « Si je rencontre à nouveau cette friponne ou quoi que ce soit d’autre, je lui fous mon bâton dans la gueule, se promet Audéarde, à présent bien ragaillardie. Ça lui ôtera l’envie de revenir rôder par là. »

Lésia et Lilith la regardent partir alors que le ciel commence à se vider à gros flocons.

— En plus de nos remèdes, il faudrait apprendre à ces femmes à se défendre, marmonne la Groac’h. Le tisonnier ne sert pas qu’à remuer les braises. Il faut se battre pour exister, conclut-elle en exhalant un soupir gros comme le cœur.

Elles rentrent, referment la porte du buron.

— Se battre, répète Lésia. Le mot est lâché. Le temps est venu de châtier ceux qui ont détruit ma vie. Le bailli a volé la terre de mon père en l’accusant de vol. Il l’a condamné à mourir sur la roue, et a fait assassiner

1. Lutins de la nuit.

ma mère. Pierre, mon amourel, a été enrôlé de force dans l'armée du roi. Édouard¹ va l'envoyer se faire massacrer en France. Il ne me reste rien, hormis ma vengeance. Elle me brûle autant qu'un fer rouge appliqué sur mon cœur, mais loin de me consumer, elle rend plus ardent mon désir de les écraser tous : le bailli Gaultier de La Salle, son bras armé le loup de Beilleuse, mon cousin Tarandieu qui a menti au procès, l'échanson Marsault qui a sans doute caché les coupes sur ordre de son maître afin de faire accuser mon père du vol, et dans une moindre mesure, les Jusserand, ce couple de couards qui a fifré dans le sens du vent pour éviter les crocs du loup.

— Qui connaît ton visage, belle Elisa ?

— Ni de La Salle, ni Ranulf, encore moins l'échanson, assure Lésia en les énumérant sur ses doigts. Panturle l'arbalétrier m'a vue quand j'ai abrégé les souffrances de mon père, sur la roue, mais tu lui as bloqué la mémoire d'un seul coup de ton grand bâton noir. Restent les Jusserand et ce sac à merde de Tarandieu... quand je pense que mes parents voulaient m'unir à lui !... Et puis il y a la masse de tous ceux qui m'ont...

— Ceux-là ne comptent pas car tu n'auras pas affaire à eux, l'interrompt Lilith. Ils t'ont connue enfant, compagne de jeux, voisine, mais ils n'iront jamais s'imaginer que Lésia se dissimule dans Elisa. Tu es devenue une ombre pour eux. Pour les autres, use de tes artifices de sorcière pour les leurrer.

— Ah, j'oublie Nigel, le fils du tapissier de Saint Peter Port. Il voulait me conter fleurette, mais il avait quelque

1. Édouard III d'Angleterre. La guerre (de Cent Ans) a été déclarée en 1337 entre la France et l'Angleterre.

chose dans le regard qui me déplaisait. Finalement, c'est peut-être le seul sur lequel je peux m'appuyer.

— Il s'est fait moine au prieuré de Sainte-Marie, sur l'île de Lihou, indique la vieille femme. Lui et toi êtes aux deux extrêmes, l'un tirant à Dieu, l'autre à Diable. Et c'est à ce dernier que tu appartiens désormais.